



Publié numéro mai 2012. Artpress
MuMa - Musée d'art moderne André Malraux Le Havre
Jocelyne Alloucherie
17 mars – 7 mai 2012

C'est une importante exposition monographique de l'artiste canadienne Jocelyne Alloucherie qu'accueille ce printemps, le musée d'art moderne André Malraux du Havre. Architecture d'avant-garde préfigurant celle du centre Georges Pompidou à Paris, ouvert sur la mer, le musée a dévolu depuis plusieurs années ses espaces du rez-de-chaussée à l'art contemporain. Jocelyne Alloucherie, plasticienne privilégiant la diversité des médiums, photographie, dessins, sculptures, y propose une "mise en exposition théâtrale" singulière et parfaitement maîtrisée. En effet, interrogeant "l'image" au sens générique du terme, elle explore les matières, aspects, textures, fractures mais aussi les "portants" d'images, au-delà du simple support ou de l'absence de cadre. Ainsi, avons-nous déjà pu reconnaître sa démarche de "chorégraphe" du regard, dans la pièce qu'elle avait proposée au Grand Palais en 2008, lors des étés de la danse. Ici, ce sont plusieurs séries et installations qui ponctuent ou plutôt habitent les différents espaces du musée et proposent aux spectateurs de découvrir et la justesse de sa scénographie et l'étendue de son travail à partir de la photographie jusqu'à l'exploration la plus contemporaine des nouvelles technologies de l'image dont le scanner, véritable expansion intellectuelle et pratique des nouveaux modes d'investissement de l'image photographique. Car en effet, s'il y avait un sujet dans les différentes séries exposées (Terre de sable", Terre de neige" – dont certaines pièces seront au même moment exposées dans la galerie parisienne de l'artiste (Galerie Françoise Paviot) – "Poudreuses", "Lames"...il faudrait le trouver dans le temps et le déplacement de la notion même de médium photographique comme objet artistique d'un travail toujours en relation ce que l'on peut appeler 'image'".

Ainsi c'est par exemple un ensemble de dessins de grands formats et d'impressions numériques mixtes qui occupent et scandent l'espace du musée dans un parcours de déambulation interrogeant la perception dans ce qu'elle mobilise du corps et du regard mais aussi dans ce qu'elle interroge du trouble de la connaissance. Alors ce sont des espaces nouveaux, sans référents nommables mais aux multiples sensations métaphoriques qui viennent se substituer aux titres mêmes des séries.

Ce sont en effet des impressions quasi telluriques, de tempêtes de sables, de visions boréales, de nuées de poussière qui surgissent de ces grands formats noirs et blancs ouvrant des espaces plastiques au sens physique mais aussi physiologique du terme tant est activé l'imaginaire du spectateur. Mais ceci n'aurait pas cette puissance là sans l'espace de déambulation que construit l'artiste grâce à ses "structures d'accueil", ses éléments sculpturaux véritables modules de recadrage. Ainsi la "grande nef" du musée est investie par un ensemble d'éléments architecturaux blancs, légèrement décalés, jouant le rôle d'encadrements vides permettant aux spectateurs de choisir le cadrage de grandes suites ou séquences photographiques. Comme une galerie ouverte, l'installation ainsi scénographiée devient un dispositif quasi cinématographique dont les "photogrammes numériques" implosent de grains aux multiples origines. Alors c'est une fois de plus l'activation d'un regard qui est en jeu dans cette œuvre ouverte, convoquant paysages fictifs et pensée de l'espace de représentation.

Michelle Debat